

Le dernier mot

Depuis longtemps dans le pays on raconte que le dernier village tout au bout de la route date du premier moyen âge. A l'époque le petit empire des Burgondes combattait le royaume des Francs. Après plusieurs batailles et la mort de son fils, Clovis le roi des Francs écrasa l'armée séditeuse en une ultime bataille. Son chef déchu se serait alors réfugié avec ses vassaux au plus profond de ces hautes vallées escarpées, à l'écart des grandes voies de communication dans un véritable cul-de-sac géographique, au milieu d'une nature vierge façonnée par la dernière glaciation de l'ère quaternaire.

L'immensité des montagnes, la raideur des pentes, les chutes de pierres, les débordements de torrents et les avalanches de neige ne constituaient pas des atouts pour une villégiature agréable. Il fallut d'abord défricher pour pouvoir cultiver la terre. Le premier village construit en bois fut détruit par un éboulement. Quelques tribus aguerries construisirent alors de grosses bâtisses en pierres et galets de montagne scellés à la chaux. Les robustes charpentes en mélèze étaient couvertes de lauzes qu'il fallait extraire de carrières d'ardoises situées très haut, sur des pentes au dessus d'horribles précipices.

Plus tard le village servit de refuge à des Huguenots en fuite, à des ermites hérétiques ou des curés détroqués qui venaient chercher dans ce désert de cailloux, la paix la solitude ou l'anonymat.

Les années passèrent, on cultivait de minuscules parcelles en terrasses qu'il fallait constamment gagner sur un monde minéral chaotique et dangereux. La vie était rude, on survivait aux longs hivers avec quelques cochons et ovins, en stockant le foin sous les toits et les légumes dans des caves. Des mulets servaient à la locomotion, on tissait le chanvre et le lin. Paniers outils et meubles étaient fabriqués quand le village hivernait sous la neige, c'est à ce moment là que les hommes se faisaient colporteurs et partaient sur les routes de Provence ou d'ailleurs.

Le monde moderne prit son temps pour parvenir dans ces confins. L'asphalte et l'automobile y contribuèrent même si l'hiver venu l'unique route d'accès était souvent coupée pendant plusieurs jours par les avalanches. Sur les toits les tôles ondulées remplacèrent peu à peu les lauzes, le téléphone arriva dans les chaumières, on voyait déjà la forêt gagner en altitude, prémices visibles du réchauffement climatique à venir. La grande Histoire imposa ses guerres, ses exodes et ses épidémies, le village tout au bout de la route se dépeupla et les maisons tombèrent en ruine faute d'habitants permanents. Un hiver particulièrement rigoureux vit déferler une énorme avalanche qui détruisit la moitié des habitations et contribua à l'abandon définitif du village. La nature reprenait peu à peu ses droits et comme par l'effet d'un phénomène naturel se purgea de l'occupation humaine en à peine quelques générations. Mais c'était sans compter sur l'inventivité du monde moderne et des progrès sociaux, un nouveau genre de population se targua de re-coloniser le village: Les touristes. Ceux ci restaurèrent les maisons. L'électricité, le téléphone, l'urbanisme, l'adduction d'eau, les subventions rendirent au petit village ce que les forces de la nature lui avaient ôté, il devint très agréable pour les villégiatures d'été. On créa une réserve naturelle, la nature acquit ce statut enviable d'objet protégé. On tolérait l'exploitation de quelques coupes de bois, la réfection des anciennes ruines et la location des alpages en estives.

Bien à l'abri des turpitudes du monde, on pouvait couler dans ce village des vacances heureuses et tranquilles, loin des foules mais pas très loin du progrès qui tapait toujours à la porte. Certains touristes réclamèrent une connexion internet, d'autres voulurent du réseau pour leurs téléphones portables argumentant qu'on ne pouvait pas appeler les secours en cas d'accident en montagne. On érigea alors une grande antenne GSM métallique clôturée d'une barrière peinte en vert sur le parking du village, le monde moderne poursuivait sa course effrénée.

Certains avaient depuis longtemps lancé l'alerte, le milieu montagnard souffrait plus que tout autre des affres du réchauffement climatique. Les neiges n'étaient plus éternelles, des lacs apparaissaient aux pieds d'énormes moraines minérales déposées par le retrait glaciaire. Libérées de la pression des glaces, des parois entières s'effondraient. Les espèces animales arctiques, perdrix bartavelle lièvre variable téttras lyre, voyaient leurs habitats disparaître devant la fonte des névés et la progression de la sylve. Chaque année le débit des cascades et des ruisseaux faiblissaient, les crues torrentielles devenaient de plus en plus soudaines, alimentées par des orages violents érodant brutalement les pentes dégarnies de neige. Dans un cycle infernal l'entropie naturelle poursuivait son oeuvre d'érosion de destruction et de remodelage du paysage. Les hommes, tout petits au fond de leur vallée cernée par des géants de granit, assistaient impuissants à la férocité destructrice de la nature lorsque des torrents furieux emportaient ponts et chaussées, déracinaient arbres et bosquets, arrachaient, charriaient, roulaient puis déposaient au hasard des tonnes d'alluvions et d'embâcles sur leurs passages.

Si beaucoup commençaient à souffrir de ces changements, quelques espèces végétales s'en accommodaient parfaitement. Une plante préhistorique, la prêle, avait traversé les ères géologiques en ce miniaturisant, passant du statut d'arbre géant au temps des dinosaures à celui d'herbe des fossés, elle colonisait sans cesse de nouveaux territoires alpins. L'amarante, la plante qui avait damé le pion aux pesticides, proliférait à foison au fond des vallées. La renouée du japon, soit-disant plante invasive, régénérait les sols pollués et abîmés par l'homme tout comme l'épilobe qui croissait sur des terres ayant été incendiées ou bombardées. Le pin cembro remplaça peu à peu les épicéas et les feuillus trop gourmands en eau. Ces plantes salvatrices illustraient parfaitement le pouvoir d'une nature inventive et résiliente, mais cette résilience a ses limites. Des incendies gigantesques se déclarèrent spontanément dans les forêts de résineux assoiffées, la micro-centrale électrique au fil de l'eau ne produisit plus un seul kilowatt d'énergie faute de débit torrentiel suffisant. Dans le même temps une meute de loups investit les alpages et régula un gibier abondant fuyant les plaines desséchées.

Lorsque les fontaines ancestrales cessèrent de couler et que les lits des torrents restèrent à sec une grande partie de l'année, le village tout au bout de la route fut déserté et assez vite englouti dans une nouvelle végétation. Quelques années plus tard, l'antenne GSM ayant cessé d'émettre, fut phagocytée par une liane arbustive et devint le refuge de nombreuses nichées d'oiseaux et d'insectes. Un paysage neuf plus sec et aride s'ordonna alors loin de toute présence humaine. L'humanité restante, sans doute en voie de disparition, comprit mais un peu tard que la nature aurait toujours le dernier mot.

Gérard Jacquemin